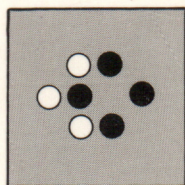


Liliane Giraudon

# Pallaksch, Pallaksch

Nouvelles



P.O.L







Pallaksch, Pallaksch

## DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LA RÉSERVE (1984)

« LA NUIT » (1985)

DIVAGATION DES CHIENS (1988)

*chez d'autres éditeurs*

JE MARCHÉ OU JE M'ENDORS, Hachette-Littérature, Collection P.O.L (1982)

1 400 MARINS-POMPIERS VEILLENT NUIT ET JOUR SUR VOTRE SÉCURITÉ, in *Le Corps d'Amour*, Ecbolade (1982)

BILLY-THE-KID, livret pour boîte à rythme, Manicle (1982)

MAD-MAX TIRE MIEUX QUE MALLARMÉ, avec Georges Beaumont, livre-sculpture, pièce unique (1982)

LES ETENDOIRS, Série I, inscriptions sur rouleaux peints d'Elen Mooren (1982)

LA LETTRE, illustrée par Jean-Louis Vila, Editions Jacques Brémond, Collection Lettre Suit (1983)

SOME POST CARDS ABOUT C.R.J. AND OTHER CARDS, en collaboration avec Jean-Jacques Viton, Editions Spectres Familiers (1983)

QUEL JOUR SOMMES-NOUS, Ecbolade (1985) et, traduit par Tom Raworth (WHAT DAY IS IT), Kate van Houten, New York (1986)

✂, avec six vignettes de Nanni Balestrini, Editions La Main courante (1987)

WUNDERTÜTEN, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Editions CK (1988)

ONZE CHAMBRES POUR ROBERT WALSER, avec Jean-Jacques Ceccarelli, Editions CK (1989)

Liliane Giraudon

# Pallaksch, Pallaksch

*Nowelles*

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1990  
ISBN : 2-86744-181-1



*in memoriam Joseph Beuys et Georges Beaumont*



I



L'ARTISTE



Je ne me regarde jamais dans la glace. Je sais que mon visage a quelque chose de répugnant. Je l'ai compris très tôt.

Je suis pratiquement parvenu à éliminer la bouche en l'enfouissant sous une barbe que je taille modérément. Mes yeux sont d'un bleu presque liquide et mon regard est fuyant. Fuir, c'est ce que j'ai toujours voulu faire. Très tôt. Les vivants ne m'intéressent pas.

Depuis vingt ans, je tiens les comptes à la conserverie de poisson. Mon bureau est obscur. Personne n'y entre jamais. Tout le périmètre macère dans une odeur que certains visiteurs disent épouvantable mais que nous autres nous ne sentons même plus. Comme si nous faisons nous-mêmes partie de l'odeur. Le seul problème pour les employés, c'est les femmes. Ceux qui travaillent là ne trouvent pas de femme. Ils se débrouillent entre eux. Ou alors il faut qu'ils renoncent à la conserverie.

On raconte qu'une partie de leur paye passe dans l'achat de nouveaux vêtements. Tricots, caleçons et chaussures. Tout. Ils doivent tout brûler. Et prendre des bains chaque jour, plusieurs mois durant. L'odeur persévère au niveau de la chevelure, des aisselles et du pubis. Certains rasent ces parties du corps pour se dégager plus vite.

Moi, je ne sens plus rien. Je vis seul. J'ai toujours voulu vivre seul. Les vivants ne m'intéressent pas. Je dispose de mon temps comme je le veux. Ce qui est une grande richesse. Simplement, chaque semaine lorsqu'ils viennent relever les livres de comptes, tout doit être fait. Ils me font confiance. Je suis un artiste, mais ils me font confiance. J'ai toujours su séparer mon art du reste. L'artiste est divisé. Je l'ai lu. Et parce que, très tôt, j'ai renoncé au monde, tout a été plus facile pour moi. J'ai eu beaucoup de chance, c'est vrai. Si je n'étais pas né à la conserverie, je n'aurais peut-être jamais eu la force de me regarder et de me voir. Je n'aurais pas su que j'étais un artiste.

Maintenant, ma vie est articulée comme les membres de ceux que j'embaume. Mon atelier est derrière le hangar des salaisons. C'est là que je vis. Car j'ai ce qu'on appelle un logement de fonctions. Personne n'y vient jamais. Je peux même travailler la nuit. Je travaille surtout la nuit. Par mauvais temps, j'entends le bruit de la mer sur les rochers. Les oiseaux crient au passage. Je sais qu'ils sont friands des viscères que je leur jette. Ils



ne viennent roder ici que pour ça. Mon atelier est partagé en deux parties. La petite pièce où je dors et prépare ma nourriture (je suis végétarien) et le laboratoire. J'ai mis plusieurs années à obtenir quelque chose de satisfaisant. Ce n'est pas encore ça mais j'attends mes prochaines vacances pour parachever l'installation définitive de la nouvelle table de travail. J'en ai terminé les plans. Elle est sur le modèle de la plus belle des tables d'embaumement exhumée du temple de Médinet Habou. Excepté que moi, je n'aurai pas d'encadrement à figure de lion. Car je n'ai pas le temps de me préoccuper de cet aspect-là. L'important pour moi c'est la création. Pas le décor. La nouvelle table est en pente, légèrement inclinée de la tête vers les pieds et la surface est doucement creusée dans le sens transversal. Les liquides qui s'écoulent du corps traverseront un édifice percé au pied dans le bord de la table ; ils seront recueillis dans un petit bassin circulaire. D'étroites canalisations permettront l'évacuation jusqu'à la mer. Derrière la crique. Là où j'ai installé le jardin.

Comme les personnages de la cité des morts, je travaillerai accroupi, posture qui au cours des années me semble de plus en plus commode. Ma bibliothèque est devenue importante. Je ne travaille qu'à partir de travaux concernant les deux documents de base réunis sous le nom de « Rituel de l'embaumement ». Mes outils sont très simples. Je les ai fabriqués ou adaptés moi-même. Surtout les crochets de bronze pour le crâne qui doivent être, selon le cas, à bout recourbé ou spiralé. La bouillie cérébrale est toujours désagréable. C'est le

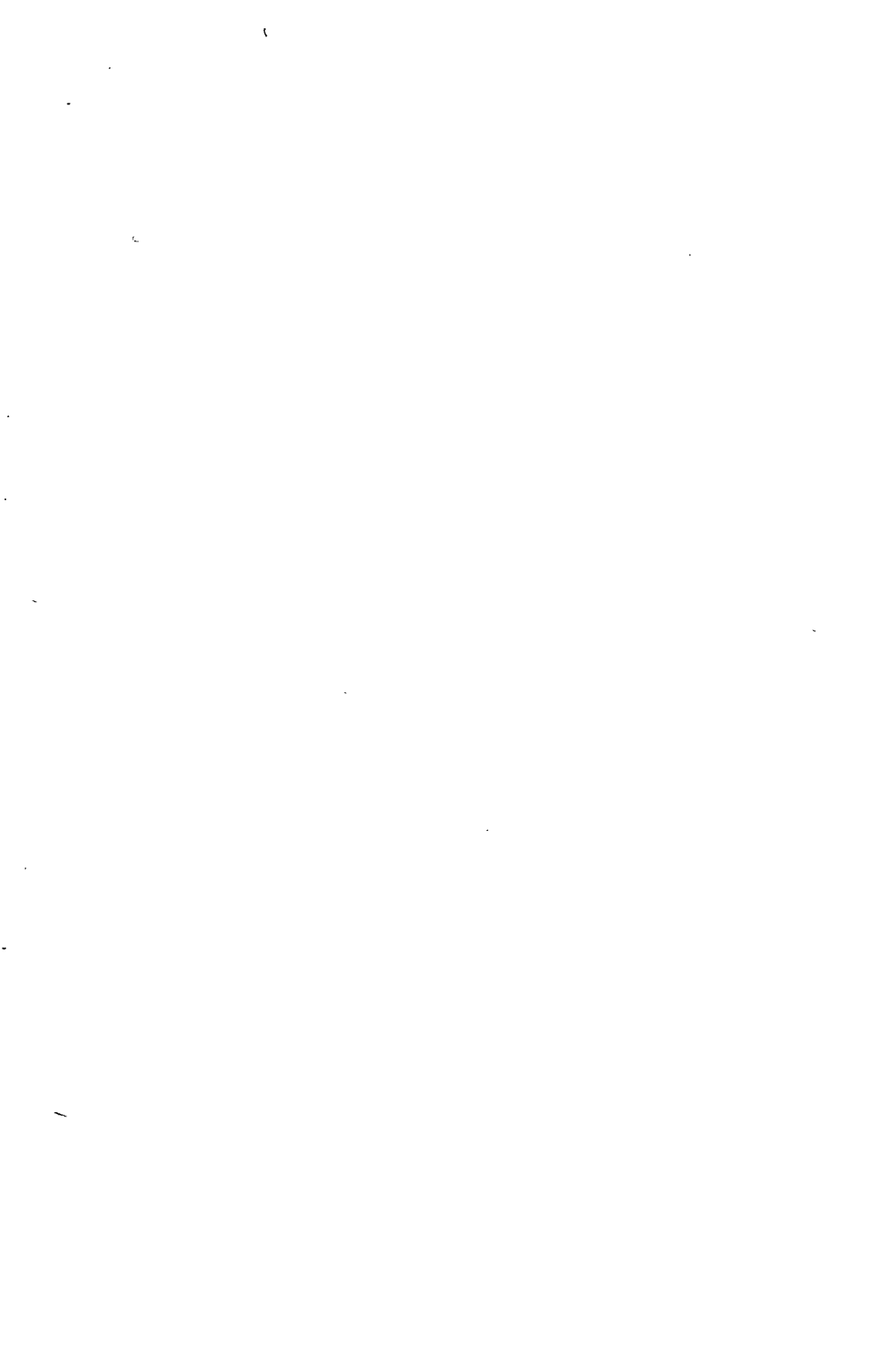
seul moment de l'opération qui m'est resté pénible. En pénétrant dans la narine, la tige fait parfois s'effondrer la cloison nasale et perfore la base du crâne à la racine du nez ; l'os est particulièrement mince à cet endroit et criblé de petits pertuis pour le passage des filets du nerf de l'odorat. Il faut s'y prendre très doucement. C'est par des mouvements de va-et-vient que le cerveau peut être ainsi morcelé et extrait. Lorsque j'étais plus jeune, mes mains étaient impatientes. Elles faisaient encore partie de mon corps. Je veux dire, elles me caressaient. Et ce mouvement, j'étais incapable de l'accomplir d'un cœur léger. Alors je choisisais d'énucléer un œil et d'enfoncer la paroi supérieure de l'orbite. J'obtenais ainsi un orifice plus grand et l'extraction de la masse cérébrale s'en trouvait facilitée.

L'année où Malika venait me retrouver dans le jardin, derrière la crique, prétendant que j'étais le seul à la faire jouir, j'étais devenu incapable de faire correctement le travail. J'en étais arrivé à simplement décapiter le cadavre. Il me suffisait alors, par le trou occipital libéré de ses attaches vertébrales, de retirer le cerveau à la cuillère.

Il ne me restait plus qu'à planter la tête sur un bâton ou un faisceau de tiges puis à la remonter sur le tronc en la fixant à l'aide de bandelettes. C'était un sale boulot et je le faisais salement. A cause de Malika. J'ai toujours su qu'un artiste doit totalement se consacrer à son art. Ne se laisser envahir ni par le plaisir ni par l'angoisse. C'est étrange. Lorsque je repense à Malika, j'éprouve toujours un malaise. Quand j'ai appris qu'on

l'avait retrouvée noyée, j'ai été soulagé. A partir de ce jour-là, je n'ai plus décapité un seul cadavre. Et mes recherches sur la composition des bains et les degrés de salaison ont avancé à une vitesse surprenante.

Chaque matin, au moment où le jour se lève, je marche jusqu'au jardin et là, je fais une promenade, parmi les tombeaux aussi beaux que des arbres.





*Pallaksch* est un mot d'une langue inventée, bégayée par Hölderlin dans sa tour à Tübingen. « *Pallaksch, Pallaksch* » est le titre de cet ensemble de récits où se mêlent personnages et animaux pour dire à la fois *oui* et *non*, *j'y suis* et *je n'y suis pas* à un monde qui, lorsqu'il n'a pas prévu leur destruction, a cessé de prendre en compte leur existence. Au centre du livre, comme au cœur de ce monde en proie à la violence, un écrivain s'entaille la main en coupant un morceau de bois. Bientôt il ne supportera plus le chant des oiseaux et se fera couler de la cire dans les oreilles...



9 782867 441813

ISBN 2-86744-181-1  
F10181-90-3

75 F